

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux »

# LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Organe de la Société « le XX<sup>e</sup> Siècle », Artistique, Littéraire et Scientifique

PRESIDENT D'HONNEUR : VICTOR HUGO

Comité d'honneur : JULIETTE ADAM, JULES CLARETIE, TOLA DORIAN, CATULLE MENDÈS, LOUIS RATISBONNE, JOSEPHIN SOULARY, AUGUSTE VACQUERIE

## ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE

Un an..... 9 fr.  
Six mois..... 5 »  
Trois mois..... 3 »

AYMÉ DELYON, Rédacteur en chef

ERUAL, Administrateur

## ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.  
Six mois..... 7 »  
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

## SOMMAIRE

A nos Abonnés, la Rédaction. — *Chronique parisienne*, Léo d'Orfer. — *Zig-Zag au Théâtre*. — *Testament*, Léo d'Orfer. — *Revue de la semaine*, Marty-Cazalès. — *Echo mondain*. — *Nouvelles en Zig-Zag*, Erual. — *Les métamorphoses d'une cantate*. — *Dictionnaire tintamarresque* — *Aubépine*, A. d'At

FEUILLETONS : Jacques Mauran, Léo d'Orfer. — *La Gouvernante modèle*. Erual

## A nos Abonnés

M. Carlos Rendon venant d'entreprendre un très long voyage, et ses multiples occupations ne lui permettant de s'occuper du journal que d'une manière fort restreinte, il nous a conseillé de confier la direction du *Zig-Zag* à notre chroniqueur habituel M. Léo d'Orfer qui tint jadis le fauteuil directorial de feuilles estimées, telles que : la *Jeunesse*, le *Capitan*, le *Molière*, etc., et va prochainement diriger une revue fort importante : *La Revue de Paris*.

Notre ami ayant accepté cette lourde charge nous sommes heureux de l'annoncer à nos lecteurs, tout en leur faisant connaître que M. Rendon nous continue sa précieuse collaboration.

Ces deux nouvelles seront également bien accueillies, le charme poétique des vers de l'auteur des *Nocturnes* ayant été goûté de tous, et le talent cavalier et hautain de M. Léo d'Orfer ayant eu l'heur de complaire aux lettrés et au public.

Notre nouveau directeur expose lui-même dans sa chronique parisienne d'aujourd'hui, les idées et l'esprit de sa direction et analyse le mouvement qu'il compte imprimer au *Zig-Zag* sans cependant le faire dévier beaucoup de la voie actuelle.

LA RÉDACTION.

## Chronique Parisienne

## ORDRE DU JOUR

La direction du *Zig-Zag* m'est offerte. Je suis perplexe. N'est-il pas difficile, en effet, de tenir la tête d'une aussi capricieuse ligne de conduite, de savoir marcher droit dans les mille et un sentier fleuris que notre charmant journal a la prétention — justifiée — de parcourir au gré de ses nombreux lecteurs.

Cependant, toutes réflexions faites, j'accepte. C'est un honneur. Qui donc peut refuser le manteau de pourpre d'une direction, surtout quand ce manteau est attaché par des mains sympathiques, vaillantes et fines.

Jadis, — il y a quelques années — je tins aussi la tête de plusieurs revues, et je n'ai pas trop désappris, je crois le *garde à vous* littéraire.

Je suis même sûr que nombre des soldats d'hier, et les chefs aussi, viendront en fidèles, rejoindre leur ancien général à ce journal.

Le *Zig-Zag* n'a pas à craindre, lui, le sort des feuilles où nous nous sommes connus.

Il a passé depuis longtemps le cap des tem-

pêtes des publications similaires, et s'achemine carrement vers ses cinq ans. Un lustre, dans la petite presse, vaut un siècle.

Ma direction, sans être absolument calquée sur le modèle des précédentes, ne révolutionnera rien ici. Liberté grande sera toujours laissée à tous les écrivains de talent qui viendront chez nous. Nous mettrons de côté la politique et la religion, des choses ennuyeuses, toujours semeuses de discordes, et les attaques aux personnalités seront rigoureusement bannies, de même que toute mauvaise éducation.

Le *Zig-Zag* entrera, plus qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, dans l'actualité, et bataillera même, au besoin. L'allure capitane et ferrailleuse fleurit toujours bon. Les beaux choix de plume élégants et exquis furent toujours salués de regards doux par les beaux yeux noirs ou bleus.

On ne négligera point pour cela la publication des études sérieuses d'hommes ou de choses, des nouvelles carrément troussées et des beaux vers de nos poètes contemporains.

Je compte faire appel à nombre d'amis, qui nous apporteront un précieux — et parfois illustre — concours. Si le journal rencontre un talent nouveau, il ne manquera point de le produire.

La part sera gardée large pour les littérateurs des départements, parmi lesquels nous connaissons nombre de talents d'une originalité et d'une valeur incontestable, nous nous plaçons à le proclamer.

Très humblement, mais pourtant avec un sourire, je me plais à croire que notre *Zig-Zag* va rayonner plus vivement, et d'ailleurs qui dit *Zig-Zag* dit éclair, n'est-ce pas ?

Léo d'ORFER.

## Zig-Zag au Théâtre

**L'Arlésienne.** — Jamais la versalité des jugements humains ne fut mieux démontrée que par le succès si grand, si complet, remporté récemment par *L'Arlésienne*, au théâtre de l'Odéon.

Jouée au vaudeville, direction Carvalho, en 1872, cette œuvre fut déclarée triste, ennuyeuse, monotone et remplie d'inexpérience et de défauts ! Ses ensoleillements admirables, ses délicatesses simples, ses défauts touchants, ses accents, ses élans, ses défauts mêmes, qui semblent accusés à dessein pour rendre plus chauds encore les tons vifs de ses qualités, tout cela fut impitoyablement sacrifié ! Et le pauvre Bizet, qui se sentait du génie, et l'excellent Alphonse Daudet qui avait mis son âme de poète à l'unisson de celle du musicien en vinrent à désirer le retrait d'une pièce qui semblait leur crier qu'ils avaient eu tort de se croire du talent.

C'était, il est vrai, en 1872 ! l'année terrible avait laissé dans les esprits son souvenir persistant et aigu. Bien des paies étaient à peine catrissées. *L'Arlésienne* fit pleurer : elle échoua ?

Le public souhaitait le repos ; il repoussait l'agitation des sentiments et ne recherchait que l'apaisement, l'oubli ! *L'Arlésienne* c'était une douleur humaine pour la mère, et pour le cœur de l'ado-

## FEUILLETON DU ZIG-ZAG

3

## JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporaines

Au dessert, il fit causer le provincial, qui lui exprima des opinions un peu rances.

— Je n'ai pas les ailes de bien large envergure, déclara Jacques, la langue déliée par une pointe de Macon du coin de la cave de Paul. Quand je suis sorti du collège de Villefranche, maman voulait faire de moi un cultivateur, papa un avocat. Je n'étais pas destiné à devenir maréchal de France. Comme on n'avait pas le sou, la récolte ayant été mauvaise trois ans de suite, on me fit entrer, en attendant, dans une fabrique de molletons en qualité de teneur de livres en second. Cela m'a poissé les doigts tout de suite, d'autant plus que mes parents tiraient mon volant mon sort à la courbe pavé. J'ai fait mon volontariat, puis je suis revenu à la fabrique. Il y avait vis-à-vis cette damnée fabrique le château de M. de Cardon et la tour avec la belle maison de ton père... Je les voyais de mon bu-

reau. Cela m'agaçait, car les molletons me poisaient de plus en plus... J'écrivis un soir quelque chose qui ressemblait à un thème latin et à des vers français, où il y avait des idées sur le château, la tour, la maison, le labourage, les machines à tisser. Un fatras, un vrai fatras ! Le teneur de livres, qui avait une souppe de teinte littéraire, m'apprit que j'avais fait un article de journal. L'horreur me tennailla la gorge. Je voulais détruire l'article, mais le contre-maitre alla le porter en cachette à *La Voix de Villefranche*, sous son nom : Le journal inséra. Je ne l'expliquerai, mon dépit. J'étais fier et j'étais désolé. Le lendemain, je recommence le même article sur de nouvelles données, je signe, j'expédie : *La Voix de Villefranche* réimprime et me félicite.

Arrive les élections des conseillers généraux, je défends une liste, ho ! la première venue : elle passe. C'est à ce moment que j'ai cru que M. de Cardon me lisait là bas dans le château, et je m'imaginai voir sa fille avec un journal déplié, au bout de l'allée des grands tilleuls. J'ai su depuis que ce n'était que son écharpe qui flottait. Bref je devenais ambitieux, le contre-maitre devint mon ennemi intime, et après trois ans de lutte, je fus renvoyé.

Comme mes chers parents ne savaient toujours pas quelle carrière choisir pour moi, je me mis

en tête de me faire député avec ma plume. J'ai écrit des kyrielles de brochures sur les usines, sur le rouissage du chanvre, sur l'alcool des châtaignes. Je t'avoue que j'ai étudié à fond mes sujets ; mais, chose singulière ! l'étude m'a empêché d'être très clair, et quand je me relis, je pense que le plus mince poète s'en serait mieux sorti avec moins de science et plus d'imagination. Je n'ai d'ailleurs pas séduit mes lecteurs ; on se contentait de dire de moi : un homme sérieux, en Jacques Mauran, il fera son chemin.

En attendant...

Cet en attendant, quel cauchemar de ma vie ! J'ai vingt-cinq ans, j'attends toujours, et tous ceux que je vois me disent :

— Attendez donc, ce viendra.

Je m'ennuie, moi,

Paul écoutait, les coudes sur la nappe, déglutissant les raisins de Villefranche. Il prenait un air mystérieux, serrant la bouche entre chaque grain.

— Tu es un gamin, finit-il par dire, tu te forges des obligations, tu crois au travail et tu es ambitieux. Mais, petit misérable, le travail vous fait perdre la moitié de votre temps, au moins... il faut...

— Quoi ? que fait-il ?...

— Rien, rien... continue... tu m'intéresse... Croyant qu'on l'écoutait gravement, Jacques poursuivit :

— Un beau dimanche, on m'a fait une scène à propos de mon apathie. Mon père avait l'intime conviction que je ne suis pas en écrivant, et du moment que je ne suis pas, c'est que je ne faisais rien. Le rédacteur en chef de *La Voix* me parlait de Paris, d'un centre d'activité, d'un théâtre plus vaste, de toi, qui étais affaires de grande administration, à la tête d'affaires immenses. Maman montrait l'araire et la charrue, ainsi que l'agriculture dont elle a l'image à côté de la sainte Vierge, une agriculture couronnée d'épis. Je suis parti, leur promettant de ne revenir que vainqueur. Me voilà !

Paul souriait.

— Raisonnable, fit-il, hochant le front, raisonnons. Si à l'usine, au lieu de chercher à perfectionner la fabrication des molletons, tu avais travaillé d'une façon routinière, sans zèle, sans esprit, sans goût ; si, d'autre part, tu avais couronné Mademoiselle de Cardon, tu courais deux chances : avoir de l'avancement et plaire à cette fillette encore dans les langes. Plus tard, tu devenais contre-maitre, tu évinçais le vieil architecte et tu épousais Flavia.

Léo d'ORFER.

La suite au prochain numéro.

(Reproduction interdite).